


# Le GRAND LIVRE D'OR des anciens élèves de Saint-Jean-Hulst.



ISBN n°978-2-9580794-0-6.

## Addendum & erratum de l'édition de novembre 2021

Mise à jour du 22 septembre 2025

7 anciens viennent s'ajouter aux 346 de la parution de novembre 2021, ce qui porte à 353 le nombre d'anciens élèves évoqués. Ils sont notés d'un  dans ce document.

*Le nombre après chaque nom est celui de la promotion à Saint-Jean. Ce document est diffusé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, et via une liste de diffusion par mail des personnes recensées. Il est également disponible sur le site de l'association.*

p. 5 : **Samuel d'Arcy** (1916) Témoignage complémentaire.

Samuel était le fils aîné du vicomte d'Arcy. Après un baccalauréat de langue à Saint-Jean, il retourne en Angleterre au collège de Stonyhurst (jésuites) pour y faire sa philosophie. Il était très doué au point de vue artistique et se montrait violoncelliste remarquable. Il entre ensuite dans la Royal Air Force. Il fut le plus jeune officier anglais décoré de la DSO. Les lettres qu'il écrivait à sa famille laissent entrevoir la rude vie qu'il menait au front : « Nous avons été mentionnés au communiqué, mon observateur et moi, note-t-il dans l'une d'elles, pour avoir volé à moins de 200 pieds, fait feu sur de petits groupes ennemis et attaqué une tranchée boche sur laquelle nous avons tiré plus de 500 coups avec un bon résultat. Hier, engagement avec trois avions boches en patrouille. Nous étions quatre mais les boches avaient l'avantage de la rapidité et de la manœuvre. J'ai attaqué un ennemi qui s'est abattu complètement désemparé. Ce Hun a été ma première victime. Espérons qu'il y en aura d'autres. En moyenne, nous volons cinq heures par jour au-dessus des lignes. C'est un sport passionnant ». Guéri de ses blessures, Samuel fut affecté à une École d'aviation où l'on réalisait des expériences fort intéressantes, mais aussi assez dangereuses, et qui nécessitaient le concours des aviateurs les plus remarquables. Le 8 juin il fut victime d'un accident en service commandé. « Sa mort, dit son chef, fut aussi glorieuse que si elle s'était produite au front. Elle jeta la consternation parmi tout notre groupe, car le lieutenant d'Arcy était très populaire et très aimé ». Ses obsèques eurent lieu au cimetière d'Ipswich le 12 juin 1918. Elles furent très imposantes. On rendit au jeune officier tous les honneurs militaires. Ses camarades avaient apporté des gerbes de fleurs disposées en hélice de moteurs. la vicomte et la vicomtesse d'Arcy y assistaient, ainsi que les deux sœurs de Samuel. Un Père du collège de Stonyhurst, son meilleur ami et son confident, a pu écrire de son ancien élève : « Que Dieu ait son âme. Il est mort, je le sais, comme il avait désiré mourir ; et il m'avait souvent confié qu'il avait la certitude de mourir . Il a donné sa vie pour le bon droit et la justice, et je ne saurais douter du salut de ceux qui s'immolent pour la défense de la patrie. Ne suivent-ils pas les traces de notre Seigneur qui est mort pour l'humanité ? ». Et c'est aussi la pensée du vicomte d'Arcy (son père ndlr) qui écrit ces lignes tout imprégnées de résignation chrétienne : « Notre consolation, c'est que Samuel a toujours vécu, et qu'il est mort en vrai chrétien, au poste où le devoir l'a placé ».



p. 18 : à ajouter. **Louis-Albert Blondeau** (1908)

Mort pour la France le 26 février 1917, à l'âge de 29 ans, à Souilly. Adjudant-chef au 411<sup>e</sup> RI.

Blessé le 9 février 1917, au plateau de Vaux, il fut transporté au centre hospitalier de Souilly. Ses blessures fort graves nécessitèrent l'amputation de la jambe droite et de la cuisse gauche ; il mourut des suites de ses blessures.

Décoré de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre avec palme, avec la citation suivante :

« Excellent sous-officier, remarquable de dévouement et d'entrain ; a été très grièvement blessé le 9-2-17, au cours d'une reconnaissance. »

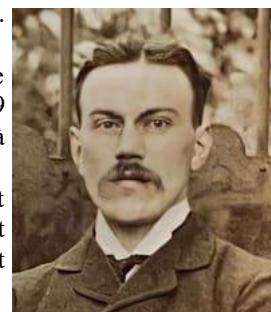
p. 18 : **Gabriel Rolland de Chambaudouin d'Erceville** (1901). Prénom usuel certainement Bernard et non Gabriel.



p. 32 : à ajouter. **Maurice Lesueur** (1897). Soldat de 2<sup>ème</sup> classe au 144<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Mort des suites de ses blessures au combat (tirs de mitrailleuse), à l'ambulance n°3 de Glennes, dans l'Aisne (secteur de l'Argonne), le 14 mai 1915. Réformé de sa classe (« ongles en marteau »), il est engagé volontaire le 9 septembre 1914. Arrivé au corps le 12 septembre 1914.

Il a vécu successivement en Argentine en 1905 puis à Versailles en 1907, puis en 1908 de nouveau en Argentine avec un retour en France en 1909, un court séjour à Hambourg et en 1909 au Chili, en 1910 à Buenos-Aires et retour sur Paris. En 1911 il se rend à Barcelone et revient à Paris en janvier 1911. Il parlait Anglais et Espagnol.

C'est son frère Charles (également ancien élève) qui reçut le télégramme annonçant sa mort et fut chargé d'annoncer la nouvelle de son décès aux autres membres de la famille. Maurice avait demandé à ce que l'on brûle le contenu de son portefeuille dès sa mort, ce qui fut fait. Nul ne sait ce qu'il contenait...



p. 34 : **Georges de Lignières** (1913) est bien inscrit sur les plaques du hall, et mort pour la France (les symboles ont glissé tout en haut de la page à gauche).



p. 35 : à ajouter **Jean Magnier** (1905) (photo).

Tué le 29 octobre 1914, à Vailly (Aisne). Lieutenant au 306<sup>e</sup> RI.

Extrait du journal de marche : « À 7 heures, un bombardement général commence sur tout le front du régiment. Des projectiles d'un modèle inconnu jusqu'à ce jour éclatent avec un bruit terrible en arrivant sur le sol et font ébouler les tranchées.... Après dix minutes, interruption du feu qui reprend avec une intensité beaucoup plus grande à 9 heures pour durer jusqu'au soir. Ses effets sont terrifiants, le tir est dirigé plus particulièrement sur les 17<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> Cies dont 200 mètres de tranchées de deux mètres de hauteur, s'éboulent ensevelissant 2 sections, ainsi que sur la 21<sup>e</sup> Cie qui doit quitter son emplacement... Le lieutenant Magnier est tué au cours de cette canonnade... ».

21<sup>e</sup> Compagnie  
M. Colmar, Capitaine  
Magnier, Lieutenant  
Carton  
Abelès, Lieutenant  
Courdroit, Adjudant



p. 35 : **Jacques Margaritis** (1900). Témoignages complémentaires.

Après d'excellentes études à l'École Saint-Jean où sa nature droite et franche et son amour du travail le firent aimer de tous, Jacques Margaritis fut reçu brillamment au baccalauréat ès-lettres, au baccalauréat ès-sciences et à la licence de droit. Il fit partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, contribua à la fondation de jardins ouvriers à Versailles et fut membre du Comité des Anciens Élèves.

Il entra comme associé puis comme fondé de pouvoirs dans la charge d'agent de change de son père, et fut bientôt estimé dans les affaires comme il était apprécié dans le monde pour son intelligence, sa pondération, sa justesse de vues et son amabilité. C'était un homme de valeur, qui causait d'une façon agréable et savait se mettre à la portée de tous, un chrétien à la foi profonde et agissante. Son mariage avec Mlle Drouet fut béni à Paris, le 14 mai 1907 par le R. P. Loisel.

A la mobilisation il partit comme lieutenant de réserve au 301<sup>e</sup> R. d'Infanterie et fut blessé d'un éclat d'obus au bras le 7 septembre à Rembercourt (Meuse). Malgré sa blessure il conduisit sa section toute la journée sous un feu violent. Soigné à l'hôpital de Vichy, il refusa de rester inactif et revint à Dreux où il employa le temps de sa convalescence à l'instruction des classes 14 et 15. Il se donnait tout entier à sa tâche et communiquait aux jeunes soldats dont on remarqua la belle allure au feu, son ardeur et sa foi patriotique. Il repartit au front avec un bataillon de marche et reçut le commandement d'une compagnie au 101<sup>e</sup> R. d'Infanterie. À Perthes, voyant la compagnie qu'il devait soutenir, hésiter parce que ses chefs sont tombés il la rassemble, la raffermir et prend sa place sous une mitraille terrible, ce qui lui vaut le grade de Capitaine à titre définitif et la citation suivante à l'ordre de l'armée : « Revenu sur le front après avoir été blessé, a fait preuve, le 9 mars, d'initiative hardie et intelligente en poussant sa compagnie en avant de celle qui avait commencé l'attaque, «lorsque celle-ci parut désorientée par la disparition de ses chefs; a augmenté le terrain conquis et l'a défendu contre de violentes contre-attaques ennemies. »

Quelques jours plus tard, avant une attaque qui devait être dure, il groupe ses hommes dans la tranchée et leur fait faire une prière. Il se possède pleinement par la sérénité d'une foi profonde et se révèle un entraîneur d'hommes. « Les bien connaître, écrivait-il, est un des plus élevés attraits du métier... il suffit d'une âme mise dans la bonne voie, pour honorer une vie... La guerre élargit les idées, j'en attends un grand bien, le rapprochement des classes et surtout le rapprochement de Dieu. » « Ses hommes l'aiment comme un père, à tous il donne confiance, son sourire calme rassure. Il élève les âmes autour de lui : « Dieu seul est maître de notre destin et Il sait ce qu'Il fait... C'est la foi en une vie future qui aide dans les moments difficiles ; nos mérites sont comptés dans la balance céleste. En tant que nation nous avons bien mérité le châtement ces dernières années, il faut donc se remettre plus que jamais à la miséricorde divine et savoir tout accepter pour l'expiation. C'est de la somme des sacrifices que la France fera sa victoire et nous serons fiers d'y avoir collaboré comme nous aurons pu. »

On creuse la nuit des tranchées avancées en vue de la grande attaque de Champagne. Le Capitaine Margaritis monte sur le parapet pour surveiller. Ses hommes lui disent de prendre garde, mais lui : « Ne vous occupez pas de cela, travaillez. » « Margaritis, c'était un brave à toute épreuve, disaient ses camarades, obus et balles tombaient autour de lui, il ne bronchait pas. C'était le plus bel officier du régiment. »

Jacques se prépare avec toute sa foi à la grande attaque annoncée, il cause longuement avec l'aumônier, l'abbé de Saiserey et communique presque chaque jour. Dès ses débuts au front il a offert sa vie en sacrifice pour la France et le salut des âmes, estimant que « la gloire de Dieu passe avant le bonheur humain. »

Le 25 septembre, le régiment devait attaquer devant le Mont sans Nom, « le Capitaine Margaritis attendait son tour la montre à la main, calme et résolu comme à l'ordinaire. Il a été superbe, dit son général, il a sauté le premier hors de la tranchée et est parti à la tête de ses hommes sous un barrage violent d'artillerie et de mitrailleuses en affirmant son magnifique courage. »

« Il saute dans la tranchée allemande, rassemble les hommes suffoqués par les gaz et s'écrie : « En avant, les enfants ; allons, en avant ; Ne regardez pas en arrière, il n'y a plus de femmes, plus d'enfants, il n'y a plus que la France. En avant pour le Pays ! » Et il part vers les secondes lignes, mais il tombe blessé d'une balle à la cuisse : « Je suis blessé, dit-il, laissez-moi, et en avant. »

« Le Capitaine était couché entre les lignes, entouré de blessés qu'il encourageait, il était très calme, avait tout son sang-froid, mais vers le soir sa voix faiblit. À la nuit, lorsque les brancardiers allemands vinrent ramasser les blessés on ne le retrouva pas. Le sol avait été remué par les obus. » Sa famille espéra longtemps qu'il n'était que prisonnier ; on n'a jamais retrouvé son corps. « Tout le monde est unanime sur le splendide courage déployé par cet officier, écrit le Colonel de Benoist, c'était un vaillant officier, ayant une haute idée de ses devoirs, et le 25 septembre il est tombé en héros. »

Le Capitaine Margaritis a été cité à l'ordre de l'armée avec le motif suivant :

« Officier d'élite ayant toujours fait preuve de la plus belle « bravoure et du plus magnifique entrain depuis le début de la campagne. Le 25 septembre 1915 devant le Mont-sans-Nom « a enlevé dans un superbe élan sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies fortement organisées et vigoureusement défendues, est tombé glorieusement au moment où, encourageant ses hommes, il allait atteindre l'objectif qui lui avait été assigné. »

L'ennemi lui-même rendit hommage à sa valeur; le soir de l'attaque un officier allemand, prisonnier manifesta spontanément son administration pour les braves du 101<sup>e</sup> et s'écria : « Ce sont de purs héros ! »

Mourir ainsi n'est pas mourir.

p. 41 : **Louis d'Orléans et Bragance** (1895). Témoignages complémentaires.

Reprise du texte de l'écho de Saint-Jean de juillet 1921 :

Il avait été, avant la guerre, lauréat de l'Académie Française et de la Société de géographie pour ses remarquables récits de voyages. Il prit part à la guerre dans les rangs de l'armée britannique, puisque les lois existantes ne lui permettaient pas de prendre rang dans l'armée française. Il fit vaillamment son devoir, ainsi qu'en témoigne la notice que lui a consacrée le

Lieutenant-Colonel A. Jarmet, Membre de la Mission Française, attachée au corps expéditionnaire Britannique en 1914-1915. C'est cette notice que nous reproduisons ici :

« Affecté comme lieutenant à l'E-M. du 1<sup>er</sup> Corps Britannique (Général Douglas Haig), depuis le 25 août 1914, S. A. I. et R. le prince Louis d'Orléans et Bragance a contribué, de la façon la plus efficace, à assurer la liaison avec les Corps Français voisins, notamment au combat de Landrecies, le 25 août ; puis, pendant la retraite dans les zones sujettes aux incursions des patrouilles allemandes, en particulier le 3 septembre, aux environs de Château-Thierry. Après la bataille de la Marne, il a assisté avec le 18<sup>e</sup> Corps, à l'attaque de Montereau-les-Provins, le 7 septembre, le 8, au combat de La Trétoire ; et enfin, du 13 septembre au 15 octobre, à la première bataille de l'Aisne, dans le secteur de Bourg-et-Comin, où il a assuré à maintes reprises, dans des zones soumises au feu de l'artillerie, la liaison avec les secteurs voisins du 18<sup>e</sup> Corps.

Pendant les tragiques journées de la bataille d'Ypres, du 20 octobre au 21 novembre, où le front anglais a failli être percé à plusieurs reprises, il a rendu les plus précieux services en contribuant, de nuit comme de jour, avec un dévouement inaltérable et une énergie à toute épreuve, à assurer la liaison avec les Corps Français voisins, dans un secteur formant saillie dans la ligne ennemie, et soumis à des tirs d'artillerie intenses.

En particulier le 22 octobre, au combat de Bischoote, à Zonnebeck avec la 18<sup>e</sup> division, au combat de Veldhock avec les zouaves du Lieutenant-Colonel Tychène, et le 31 octobre.

À partir du 1<sup>er</sup> janvier 1915, le prince a suivi le général Douglas Haigh à l'E-M. de la 1<sup>e</sup> Armée, où il a continué à rendre les mêmes précieux services, en particulier le 10 mars la prise de Neuve-Chapelle ; puis à Cambrai, à la Fosses Calonne, dans le secteur de la 10<sup>e</sup> armée.

Dans ces diverses missions, il n'a cessé de montrer un dévouement à toute épreuve, un entrain communicatif, un sang-froid remarquable dans les situations les plus difficiles, un courage inaltérable au feu, et un sens remarquable des situations tactiques. Sa santé, gravement atteinte par la dure campagne de l'Yser, l'a contraint prématurément à quitter son État-Major, où il n'a laissé que des amitiés, une haute estime pour ses belles qualités militaires et le regret unanime de son départ. »

Le Prince, était capitaine honoraire de l'armée Britannique ; il est resté sur le front du 23 août 1914 au 15 juin 1915. Il est mort à Cannes, des suites des souffrances contractées à la guerre, le 26 mars 1920, dans sa 43<sup>e</sup> année. Sa fin fut celle d'un homme de foi et de devoir.

« Confident et témoin de ses derniers moments, écrit M. l'abbé Romanet, curé de Notre-Dame des Pins, à la Princesse Louis d'Orléans et Bragance, j'ai été émerveillé par le courage vraiment surhumain de votre noble époux. C'était son esprit de foi qui soutenait son courage et relevait le vôtre, ainsi que celui de tous les chers et illustres êtres qui l'entouraient. Il est mort en héros et en prince vraiment chrétien.

Quel bel exemple ! Et quelle consolation pour vous et pour tous les siens ! »

S. A. I. et R. le prince Louis d'Orléans et Bragance, décoré de la Médaille militaire de l'Yser, par S. M. le roi des Belges, pour sa participation aux combats du mois d'octobre 1914, fut, à titre posthume, nommé chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur « pour avoir consacré toutes ses forces à la cause des Alliés, à la défense de la France envahie »

(Lettre de M. Millerand, Président du Conseil des Ministres) et décoré de la Croix de guerre par citation à l'Ordre de l'Armée française, du 27 juillet 1920, dans les termes suivants :

« Attaché successivement à l'État-Major du 1<sup>er</sup> Corps d'armée et de la 1<sup>e</sup> Armée Britannique, s'est distingué comme officier de liaison entre les troupes françaises et anglaises, en particulier en octobre 1914, et au cours des premiers mois de l'année 1915, en exécutant les missions qui lui étaient confiées, avec le plus grand sang-froid, dans la zone avancée et sous le bombardement de l'artillerie ennemie. Est décédé des suites d'une maladie contractée au front. »

Signé : André Lefère, Ministre de la Guerre.

Par lettre du 1<sup>er</sup> octobre 1920, du Ministre de la Guerre, le Gouvernement Britannique, accorda au prince Louis la « British War Medal », « la Victory Medal » et le « Star » de 1914-1915.

p. 42 : **Alain de Pracomtal** (1911). Rostaing était le prénom de son père (erreur sur le tableau d'honneur de Paris 09).

Nous ajoutons : Extrait de « Historique et livre d'or » du 60<sup>e</sup> B.C.P., par la capitaine Antiglio :

« La matinée du 28 (septembre, ndlr) s'écoule en préparatifs d'attaque, les 60<sup>e</sup> et 61<sup>e</sup> BCP vont mener la danse.

À 13 h.30, le bataillon, s'élance à l'attaque dans l'ordre ci-après : 7<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> en première ligne, 8<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> en soutien.

Sans trop de pertes, le bataillon dépasse la crête ; lorsque notre première vague apparaît sur la pente, l'ennemi déclenche une fusillade intense, met en action de nombreuses mitrailleuses et fait un barrage avec obus de gros calibres.

Le commandant Boisselet est blessé d'un éclat d'obus à la tête ; pansé, il entraîne une deuxième fois ses compagnies en criant : « Allons, les enfants, comme à Sidi-Brahim, en avant. »

Bientôt il tombe, la poitrine traversée ; le capitaine Gabrielle a la tête fracassée, les sous-lieutenants Presles et de Pracomtal tombent glorieusement. Le capitaine Antiglio, les sous-lieutenants Dolé, Nozières et Renaud sont blessés. Les pertes du 25 au 30 septembre sont de : 122 tués ou disparus, 179 blessés. »

p. 49 : **Edmond Servin** (1896) ; Ses dernières paroles : « ... Vous direz bien aux miens comment je suis mort en bon chrétien et en bon français ; que j'ai été blessé en faisant mon devoir et que si je suis là c'est que je l'ai voulu. » (extrait du livre d'or de l'École Sainte-Geneviève).

p. 51 : **Alain** (1902) et **Jean Tailfer** (1905) : détails sur leur parcours et leur décès.

Parmi les cinq frères Tailfer, anciens élèves de l'École qui ont pris chacun leur part de la terrible guerre, deux ne sont pas revenus au foyer paternel. Ce sont Alain et Jean Tailfer.

Le jour de la mobilisation, le 1<sup>er</sup> août 1914, **Jean Tailfer**, lieutenant au 4<sup>e</sup> R. de Cuirassiers, était à Cambrai.

L'ordre de partir venait d'arriver, et un vicaire de Saint-Géry passa la nuit à confesser les hommes au quartier. Jean écrit lui-même : « Je me suis confessé sur le quai de la gare. Nous avons tous fait le sacrifice de notre vie. Rien désormais ne nous étonnera. »

Le sacrifice offert, Dieu ne devait l'accepter que quatre ans plus tard. C'était le 5 octobre 1918. La Compagnie que commandait Jean Tailfer avait reçu l'ordre d'attaquer à six heures et demie, au nord du village de Binarville (Ardennes).

Elle devait être soutenue à droite par les Américains, à gauche par les Français. L'attaque bien menée à d'abord surprit les Allemands et des prisonniers sont tombés entre nos mains. Mais les soutiens n'ayant pas avancé assez vite, les efforts de la Compagnie se sont brisés à trois reprises devant les réseaux de fils de fer, à la croisée des routes, à huit cents mètres de Binarville. C'était une position importante qu'il fallait tenir coûte que coûte, et, fidèle à sa consigne, la Compagnie tenait bon. Mais bientôt elle était prise par une attaque de flanc ; la situation devenait critique. Ce fut alors que Jean Tailfer fut blessé aux jambes par les tirs de mitrailleuses. Deux cavaliers le soutiennent et l'emmenent vers l'arrière. Mais, à peine avait-on parcouru cent mètres, qu'une nouvelle rafale de balles l'atteint, et il meurt sur le coup. Comme l'ennemi avançait, on dut abandonner son corps devant les fils de fer. Deux jours après, une nouvelle avance ayant été réalisée, le corps fut retrouvé à l'endroit où il était tombé. Les Allemands lui avaient pris son revolver, ses jumelles, et son argent. Il fut inhumé au milieu de ses vaillants compagnons de combat, un lieutenant, un capitaine et les cavaliers tombés avec lui.

Déjà la Croix de Guerre avait récompensé sa vaillance.

La Croix de la Légion d'honneur lui a été décernée à titre Posthume, soulignant ainsi une noble et vaillante carrière.

**Alain Taifler** (1902) était capitaine au long cours. Au commencement de la guerre, il navigua entre la France, l'Angleterre, et l'Amérique du Sud. Tous les vaisseaux sur lesquels il avait successivement navigué ont été coulés. En juillet 1915, il reçut le commandement du steamer Fidji, affecté spécialement au transport des troupes noires, sur la côte occidentale d'Afrique, avec Kotonou comme port d'attache. Bientôt les fièvres commencèrent à affaiblir sa robuste constitution, mais, esclave du devoir, et voulant donner à tous l'exemple du courage et de la force de volonté, surmontant sa faiblesse, il continua à exercer son commandement. Enfin, le 6 février 1916, il fut remplacé au commandement du Fidji et embarqué sur l'Europe, pour être rapatrié. Il ne devait, hélas ! jamais revoir sa chère patrie. Il mourut pendant la première nuit de la traversée, mais son corps ne fut pas jeté à la mer. L'Europe faisant escale le lendemain, il fut inhumé en terre Anglaise, à Arca, sur la côte occidentale de l'Afrique.

p. 59 : **Charles du Boisberranger** (1931). Incertitude levée : il était bien un ancien, Math-élève en 1931. Soldat au 61<sup>e</sup> R. d'Artillerie Divisionnaire.



p.60 : **Michel Ricard** (1913 ?). Campagne du Maroc.

Voir Robert, son frère, page 51.

Tué d'une balle au cœur, à Aïn-Chemia au Maroc le 23 septembre 1920.

Lieutenant au 4<sup>ème</sup> R. Tirailleurs Marocains, 8<sup>ème</sup> B. 30<sup>ème</sup> Cie.

Chevalier LH à titre posthume, Croix de Guerre avec palme, étoiles d'argent et de bronze, Méd. coloniale agrafe Maroc, citation à l'ordre de l'Armée, de la Division, de la Brigade.



Lieutenant au 4<sup>ème</sup> R. Tirailleurs Marocains (parfois cité au 1<sup>er</sup> étrangers), tué d'une balle au cœur, au Maroc le 17 septembre 1920. Dieu a voulu que les deux frères qui avaient combattu ensemble fussent unis dans un même sacrifice glorieux. Il s'était engagé dès 1913 avec son frère Robert, au 12<sup>ème</sup> R. de Cuirassiers. En 1917 il est promu lieutenant au 1<sup>er</sup> R. de Zouaves à Verdun. Il passe ensuite au 1<sup>er</sup> R. étrangers. Après la mort de son frère Robert, à l'occasion d'une permission avant de partir pour le Maroc comme lieutenant des tirailleurs marocains, il demanda à François, son jeune frère, de « refaire la famille ».



François suivra à la lettre les consignes de son frère : 12 enfants (parmi lesquels le père Hervé-Marie, promo 1953, grâce à qui nous écrivons ces lignes) et 38 petits-enfants. Il se fera tuer le 17 septembre dans la région du Fez. Michel était réputé pour son humour et ses dessins (voir illustration).

Citation L.H. : « officier de la plus grande valeur, d'un courage et d'une bravoure remarquables. Tombé pour la France, le 17 septembre 1920, à la tête de sa section de mitrailleuses. (citation à l'ordre de la division, par application de l'article 122 du service en campagne.) »

Dans le livre d'or de 1921, il est évoqué en bas de page de la note de son frère : « Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que Michel Ricard, lieutenant au 1<sup>er</sup> Étrangers vient d'être tué d'une balle au cœur, au Maroc le 23 septembre 1920. Dieu a voulu que les deux frères qui avaient combattu ensemble fussent unis dans un même sacrifice glorieux ». Sur le monument aux morts de Lentigny (42), il est inscrit à côté de son frère, au titre de la guerre 1914-1918.

p. 60 : **Jean Brunet** (1944) (FFI), était de la promotion 1940 et non 1944. Il est mort à 23 ans en camp.

p. 63 : **Maxime Changeux** (1942) portait le nom de « Gilles » dans la résistance. Chef de groupe FFI (sergent-chef). Médaille Militaire, Croix de Guerre 39/45 avec palme, Médaille de la Résistance.

p. 67 : **Jean Dugué MacCarthy** (1929) est le frère de Daniel (1934) et de **Marcel** (1936). Ce dernier, fut officier de cavalerie (Saint-Cyr 1929-31 « Mangin ») : Maroc, Italie, Provence, Indochine (cdt du 10<sup>e</sup> Tabor) et Algérie (cdt du 3<sup>e</sup> R. de Hussards). Il a participé au « combats pour l'honneur », notamment à La Horgne en mai 1940, où les cavaliers de sa

brigade, combattant à pied, par des contre-attaques à la grenade et à la baïonnette parviennent à retarder la progression de chars allemands de Rommel. Il est connu pour son œuvre au Musée de l'Armée aux Invalides, et pour de nombreux ouvrages de référence sur la cavalerie.

p. 84 : **Édouard Hawke** (1926)

Citation : « Excellent officier qui commandait le G.A.O. n° 581 avec le souci d'en faire une unité d'élite. Par ses belles qualités morales et intellectuelles, par sa valeur de pilote donnant toujours l'exemple, avait parfaitement réussi dans la tâche qu'il s'était imposée et à laquelle il consacrait toute son activité et tout son cœur. A trouvé la mort en service aérien commandé le 26 novembre 1939 au cours d'une mission destinée à parfaire le degré d'instruction et la valeur de combat de son unité. »

p. 85 : **Daniel Joëssel** (1926) est noté par erreur « RP » (pour Révérend Père) . L'appellation traditionnelle du clergé diocésain est bien « **abbé** », comme cela est repris dans le texte détaillé à son propos. Erreur reprise dans le plan détaillé p. 127.

p. 92 : **Bernard Louvet** (1937) originaire de l'Eure (27), FFI a été fusillé dans son village à Verneuil sur Avre ; sinon peut-être soldat au 67<sup>e</sup> RI, mort des suites de ses blessures le 15 mai 1940 à Stonne (Ardennes), à l'âge de 20 ans. Pas de lien de parenté connu avec les 3 frères Louvet ci-dessous : Jean, André et Bernard.



p.81 : **Gaston Gandon**

Ancien professeur. Tué le 17 juin 1940 à Trampot (Vosges).  
Sous-lieutenant au 294<sup>e</sup> R. Infanterie, 3<sup>e</sup> Cie.



p. 81 : **Michel Gangneron** (1939). Complément de sa citation :

« Vient d'entraîner sa section en avant dans un terrain très difficile, sous des feux d'armes automatiques qui dominent sa position. Grâce à sa courageuse activité, il décèle et neutralise des mitrailleuses allemandes, permettant ainsi l'avance des autres sections. Il est mortellement frappé d'une balle au front au moment où il se découvre pour repérer une nouvelle arme automatique ennemie qui venait de se mettre en action. »

p. 81 : **Robert Gillet** (1924). Il était plus vraisemblablement au 10<sup>ème</sup> BCP (Chasseurs à Pieds) et non au 10<sup>ème</sup> BC Alpains.

p. 82 : **Léon Giraud** (1918). Détails et photo.

Mort le 28 septembre 1941 des suites de ses blessures, à l'hôpital de Fontainebleau.

Capitaine au 131<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, grièvement blessé le 25 mai 1940 à Gorre (Nord).

Saint-Cyr promotion La Victoire 1920. Officier des tirailleurs.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre des T. O. E. avec 4 Palmes et une Étoile d'Argent

« S'est fait remarquer par son intelligence et sa bravoure pendant les opérations de 1925 au Maroc où il a mérité trois citations et où il a été blessé. Brillante conduite pendant la campagne d'avril à mai 1926. Le 19 mai 1926 après l'enlèvement du Djebel Bon Zineb a contribué à l'exploitation du succès par l'occupation rapide d'un sommet important. »



p. 82 : **Robert Guillier**. Son bateau n'a pas fait naufrage à Narvik mais à Dunkerque (30 avril ou 1<sup>er</sup> mai selon les sources).

Ex-chalutier britannique "Saint-Amandus", transformé en patrouilleur, équipé d'un "asdic" pour la chasse aux sous-marins, passe sous pavillon français fin 1939. Le P132 "La Cancalaise" commandée par le LV Birot escorte des convois en Atlantique (dont celui de l'Arijon, torpillé le 25 nov 1939), puis opère en Manche entre Cherbourg, Douvres et Dunkerque en avril 1940.

Le premier mai, vers 15h, "La Cancalaise" se trouve prise dans une brume épaisse avec un compas dérégulé, non loin du bateau-feu "Dyck". Le navire entre dans un champ de mine, soudain c'est le drame : l'une d'elles explose, le patrouilleur éventré coule.

Les marins se retrouvent à l'eau parmi les épaves. Certains ont pu se réfugier dans un radeau et réussiront à sauver le commandant blessé à la tête, flottant évanoui soutenu par une brassière. Ils seront recueillis par un cargo hollandais de passage le "Randwick", qui les débarquera à Dunkerque.

Nous avons la trace d'une messe célébrée pour le premier anniversaire de sa mort, à Deauville, à invitation de sa mère et de ses 2 frères.

Illustration : un chalutier armé grée en dragueur de mines de la Royal Navy (Le HMT Brevie Braes).



p.87 : Jacques **Dufaure de La Prade** (1933)

Aucune information (lieutenant en 1940 ?). Il s'agit peut-être de son frère Jean (1935), sergent au 21e R. de Marche de Volontaires Étrangers, le 15 juin 1940 à Sainte-Ménéhoulde (Marne).



### Fratrie Louvet



p. 92 : à ajouter. **André Louvet** (1938) mort pour la France en novembre 1944. Croix de guerre 39-45, médaille de la résistance et des internés résistants. Mort pour la France en héros de la résistance. Camp de concentration de Ellrich-Buchenwald (Allemagne), matricule 77481. Frère de Jean et de Bernard (1939).

p. 92 : **Jean Louvet** (1937) mort le 16 novembre 1944 à Moffans-et-Vacheresse (70, Haute-Saône), à l'âge de 24 ans. Croix de guerre 39-45. Ingénieur agronome, ESAAT. Engagé volontaire au 1<sup>e</sup> R. de Marche Corrèze Limousin. Frère de Bernard (1939) et d'André. La première édition du Grand Livre d'Or l'a confondu avec un homonyme yvelinois.

nota : Étienne **Louvet**, le père de Jean (1937), d'André (1938) et de Bernard (1939) était colonel d'infanterie. Mort des suites de sa captivité le 31/10/1947 à Limoges. Officier de la Légion d'Honneur (19/12/1930). Chef de bataillon d'infanterie à l'École Militaire, Saint-Cyr

p. 91 : **Hubert Le Bouteiller** (1922)

Citation : « Officier d'élite qui, par ses hautes vertus morales et sa distinction naturelle, s'était imposé à ses sous-officiers et ses camarades le 10.11. 1942 ; à l'attaque de la position puissamment tenu de Mehdy (Maroc) est mort en héros d'une balle en plein cœur en entraînant une de ses section à l'assaut pour dégager son goudron très fortement accroché. Laisse à tous le plus bel exemple de cran, de souriante bravoure et d'esprit chevaleresque, poussé jusqu'au suprême sacrifice. »

p. 97 : **Jean Montvallier-Boulogne** est bien mort le 25 août 1944 (l'article donne 1945 puis 1944).

### Famille Pialoux :

p. 98 : **Roger Pialoux** (1940 et non 1937). Médecin auxiliaire au maquis de Saugues et du Mont Saint-Michel, médecin Auxiliaire du 3<sup>e</sup> R. cuirassiers. Frère de Georges et Raoul.

p. 110 : **Pierre Gatheron** (1942). Il se confirme qu'il fut sous-lieutenant navigateur, mort le 31/01/1948 (source l'Ass. du Mémorial des Aviateurs).

p. 115 : **Georges Pialoux** (1942) (photo). Tué à l'ennemi le 20 mars 1949 à Dong-Hâ - province de Quang Tri (Annam), mort pour la France à l'âge de 23 ans. Lieutenant au 1<sup>er</sup> R. Étranger de Cavalerie 4<sup>e</sup> Bataillon. Chevalier LH, Croix de Guerre des TOE. Frère de Roger et Raoul. Inscrit sur les plaques du hall.

*Le « Grand REC » a perdu, au cours de ces 90 mois de guerre d'Indochine, 24 officiers, 41 sous-officiers et 250 légionnaires. Son étendard a été décoré de la croix de guerre des TOE avec trois palmes et l'attribution de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre des TOE.*



*Remarque : leur frère, **Jean Pialoux** (1936), religieux spiritain, est mort de noyade en Guinée-Conakry en 1930.*



p. 98 : à ajouter. **Raoul Pialoux** (1937). Aspirant au 1<sup>er</sup> R. de spahis algériens. Mort pour la France, tué par éclat d'obus à Schwelningen (Allemagne) le 20 avril 1945. Frère de Roger et Georges. Inscrit sur les plaques du hall.

p. 98 : **Michel du Pouget de Nadaillac** (1929)

Citation : « Officier de renseignements et de transmissions du 1<sup>er</sup> R.S.M., a fait preuve au cours des opérations d'un mépris du danger qui a fait l'admiration de tous, accomplissant sous le feu de l'ennemi des reconnaissances et missions de liaison qui lui ont permis de tenir son Chef de corps constamment au courant de la situation. Le 28 juin 1941, en particulier, a participé au Debel Mazar, à une contre-attaque pour rétablir une situation confuse dans un terrain des plus difficiles. Chargé de maintenir les liaisons entre les unités engagées a, par son action personnelle sur la troupe contribué à rejeter l'ennemi de la position qu'il venait d'occuper. »

p. 100 : **André Quenet** (1924)

Mort d'un accident de la circulation le 10 décembre 1943 à Constantine (Algérie), à l'âge de 36 ans. Commandant pilote au Groupe Bretagne 2/20. Légion d'Honneur, Médaille coloniale agrafes Sahara, Maroc, A.O.F., Croix de guerre 39/45 avec palme, Croix de guerre des T.O.E. avec palme. Saint-cyrien promotion Gallieni 1927-29.

p. 101 : **Jean Saudubray**, (1932) Légion d'Honneur - Croix de guerre 39/40 Citation : « S'est particulièrement distingué devant Kissoué le 12 juin 1941 et sur le Djebel Tannouriye où son point d'appui était soumis à un bombardement intense. Tué au cours d'une contre-attaque sur l'objectif conquis ».

p. 104 : **Noël de Vallavieille** (1937) (photo). Sergent au 60<sup>e</sup> RI. Tué au combat le 6 juin 1940 à Fourdrinoy (Somme), à l'âge de 23 ans. Scout de France 5<sup>e</sup> Versailles. Croix de Guerre 39/45 Croix de Guerre TOE. Citation : « Chef de groupe audacieux et ardent au combat. A trouvé une mort glorieuse, le 6 juin 1940, aux environs de Foudrinoy après une résistance héroïque ».

Ajout de la citation et de la photo, *source Musée du débarquement d'Utah Beach*.



p.104 : **Michel Préveraud de Vaumas** (1939)

Combat du 10 août 1944 :

Suivant les ordres du Capitaine Hargous, Commandant le 4<sup>ème</sup> Escadron, le char "Navarre" du Sous-lieutenant d'Arcangues et son Peloton qui suivait, commencèrent une manœuvre de contournement par le village de Sargé-lès-Le Mans, avec le soutien de "l'Air Support", des "Thunderbolt" de l'aviation américaine qui piqua, mitrilla et bombarda. Lors de sa manœuvre, au lieu-dit "Tertre de Grippe" de la commune de Mézières-sous-Ballon, le "Navarre" fut transpercé de cinq obus perforants allemands, vraisemblablement par un canon de 88. Le Sous-lieutenant fut gravement blessé. Avec une jambe arrachée et l'autre fendue sur la longueur, il eut la force et le courage de s'extraire de sa tourelle. Il fut évacué par les Marsouins du II<sup>ème</sup> R.M.T., mais auparavant, il donna ses derniers ordres aux survivants : « Foutez le camp, nous sommes encerclés ». Une Ambulance américaine de passage le prit en charge quelques minutes plus tard. Il fut opéré dès son arrivée dans un hôpital de campagne à l'arrière, puis dirigé vers Le Mans. Il mourut en y arrivant.



Périmèrent également dans le char "Navarre" en flammes, le copilote le 1<sup>ère</sup> Classe Bernard Pontneau et le radio-chargeur le Chasseur Henri Bayona. Le tireur du "Navarre", le MDL **de Vaumas**, et le pilote, le Chasseur de 1<sup>ère</sup> Classe Castalion purent évacuer à temps le Sherman par le portillon. Les Allemands les firent prisonniers au château de Dangeul du Comte de Fleurieu. Alors qu'ils risquaient d'être fusillés, ils réussirent à s'évader et à rejoindre l'Escadron. Le Brigadier Etienne Caillat-Grenier réussit à évacuer de son char, mais gravement brûlé et inerte, il fut considéré comme mort à l'hôpital du Mans quelques jours plus tard. Heureusement, un médecin américain lui ayant fait le test du miroir, s'est aperçu qu'il vivait encore, a pu le soigner et l'envoyer en Angleterre où il a achevé sa convalescence.

*illustration : le Sherman "Navarre" du SLT d'Arcangues, Collection Musée Gal Leclerc & Musée Jean Moulin N-Paris Musées*

La mort de Michel de Vaumas :

Pour répondre à l'offensive de Von Rundstedt avec 9 divisions allemandes dans les Ardennes, et à terme sauver Strasbourg, la 2<sup>ème</sup> D.B. y compris le 12<sup>ème</sup> R.C.A., fut envoyée de toute urgence, le mardi 2 janvier 1945 à deux heures du matin, entre Sarreguemines et Bitche où les divisions américaines étaient sérieusement accrochées par des troupes d'élite allemandes.

Ordre fut alors donné au Groupement Tactique de Langlade, qui avait été nommé Général depuis quelques jours, de colmater la brèche qui venait de s'ouvrir. Le S/Groupement se porta immédiatement à Oermingen. Le froid était intense, sibérien, autour de -17° ! Les moteurs étaient récalcitrants au démarrage, tout gelait. Il fallait utiliser les lampes à souder pour dégeler... Dans la nuit du 2 au 3 janvier, une attaque allemande particulièrement violente se déclencha, enfonçant les lignes de défenses américaines et investissant notamment le village d'Achen (Moselle).

L'Alerte générale fut envoyée, le S/Groupement se mit sur la défensive autour d'Oermingen. En fin de matinée, le Colonel commandant un Bataillon américain qui était auparavant positionné à Achen, vint demander un appui feux au Lieutenant-colonel Minjonnet afin de pouvoir reprendre Achen.

Le Peloton du Lieutenant de Miscault du 4<sup>ème</sup> Escadron reçut l'ordre d'attaquer le village d'Achen avec son Peloton de Sherman, accompagnant l'infanterie américaine. Pendant la progression, dans le village, le MDL/Chef Jean Queffelec, Chef du Sherman "Saintonge" du Peloton Dufour fut tué en tourelle d'une grenade allemande, le MDL **Michel de Vaumas** fut grièvement blessé et décèdera quelques jours plus tard à l'hôpital américain où il avait été transporté. Les combats firent rage, les "tubes" des Sherman prenant en compte, à 200 mètres, les automoteurs allemands à demi cachés dans les granges, l'offensive alliée sur le village fut meurtrière, mais les Américains finirent par reprendre Achen en fin de journée.

p. 107 : **Alain d'Aboville** (1936) (photo).



p. 107 : **Raymond de Banyuls de Montferré** (1945)  
Saint-Cyr promotion Rhin et Danube 1949

p. 108 : **Guillaume Rupied** (1927)

Complément d'information : « Du 16 mai au 25 juin 1940, le 10<sup>e</sup> cuirassiers, régiment de découverte, rejoint dans la nuit du 17 au 18 mai la 4<sup>e</sup> DCR. Du 16 mai au 6 juin, la division est commandée par le général de brigade à titre provisoire Charles de Gaulle. La 4<sup>e</sup> DCR passe à l'offensive dans la région de Laon, les 17 et 19 mai, elle attaque en direction de Montcornet et des ponts de la Serre pour arrêter l'avance allemande en direction de la Manche. Dans la Somme, elle attaque les 28, 29 et 30 mai pour tenter de réduire la tête de pont d'Abbeville. À partir du mois de juin, durant la bataille et retraite de France, elle lutte défensivement. D'une part, usée par les combats du mois de mai, elle n'a plus de force offensive suffisante. D'autre part, la pression ennemie oblige la division à de perpétuels engagements au profit des grandes unités, afin de les dégager, tenir le terrain et permettre leur décrochage. Elle est en butte à des attaques sur son flanc gauche à Charroux, Champagne-Mouton, Saint-Claude et Chasseneuil où le 10<sup>e</sup> RC, avec ses dernières AM tient tête à de nombreux éléments ennemis. Mais la division a permis l'embarquement des troupes de l'armée de Paris et de la VII<sup>e</sup> armée qui vont s'installer derrière la Vézère. Dans la nuit du 24 au 25, quand intervient l'armistice, la 4<sup>e</sup> DCR fait front vers le Nord en direction de Confolens, vers l'Ouest, en direction d'Angoulême. Elle se bat encore 20 minutes avant la fin. Du 5 au 25 juin la 4<sup>e</sup> DCR a parcouru 700 kilomètres et livré d'innombrables combats. »

p. 109 : **Georges Sorré** (1932)

Complément d'information : « Le 10 mai 1940, la 2<sup>e</sup> D. légère de cavalerie fait partie de la 2<sup>e</sup> armée du général Huntziger. Elle entre en Belgique à huit heures en suivant l'itinéraire Virton - Arlon et rencontre les premières troupes allemandes une heure plus tard. Néanmoins, dès le 12, devant la pression allemande, la division rentre en France et le lendemain, elle est placée en réserve d'armée au sein du groupement Roucaud, elle sert alors de flanc garde à l'action sur Stonne. Le 23 mai, elle est retirée du front puis est mise à disposition de la 7<sup>e</sup> armée et part pour Senlis. Sa 12<sup>e</sup> brigade légère motorisée parcourt 380 kilomètres en 28 heures et est jetée immédiatement dans les combats pour la Somme. Les jours suivants, elle appuie entre autres la 4<sup>e</sup> D. cuirassée de réserve, puis la 1<sup>st</sup> Armored D. britannique. La 3<sup>e</sup> brigade de cavalerie ne rejoint que le 31 mai et est alors placée en réserve du 9<sup>e</sup> corps d'armée. Toujours en ligne le 5 juin, la 12<sup>e</sup> brigade légère motorisée est sévèrement attaquée par la 5<sup>e</sup> Panzerdivision, et subit de lourdes pertes. Finalement, le 12 juin, elle finit encerclée avec la 5<sup>e</sup> division légère de cavalerie, à Saint-Valéry-en-Caux, dos à la mer. À court de munitions et sans moyens d'évacuation, les deux divisions doivent capituler devant la 7<sup>e</sup> Panzerdivision d'Erwin Rommel. Ce dernier rend les honneurs aux cavaliers français et laisse son sabre au général Chamoine qui commande le groupement, à la suite de la mort du général Berniquet, la veille ; les deux divisions ne totalisent alors plus que 1 500 combattants. »

p. 110 : **Pierre Gatheron** (1942). Il n'est pas mort en Indochine mais en Service Aérien Commandé à Cognac.

p. 111 : **Roger King** (1928) (photo).

Depuis son débarquement jusqu'au mois de février 1959, le régiment a perdu dans l'accomplissement de cette tâche, plus de 700 tués dont 22 officiers et 75 sous-officiers. Fidèles aux traditions des troupes coloniales, les cadres du 22<sup>e</sup> RIC faisant preuve d'un grand sens humain et politique, ont réalisé une œuvre de pacification brillante et durable. Le 22<sup>e</sup> RIC a été aussi un grand bâtisseur, marquant sans relâche, l'avance de la pacification par la construction de postes solides ; la remise en état des routes, la construction de ponts, l'assainissement des localités, la réparation des dégâts causés par les rebelles.



p. 115 : **Christian Préaud** (1941)  
Saint-Cyr promotion Rome et Strasbourg 1944.

p. 116 : **Pierre Rousselot** (1940)  
Saint-Cyr promotion Veille au Drapeau 1943

p. 120 : **Jean-Marie Bourgeois** (1944)

Citation : « Jeune Officier de la Légion Étrangère dont le dynamisme et le courage exceptionnel font l'admiration de tous. S'est particulièrement distingué le 7 février 1958 à Rouijel (Secteur de Biskra) au cours d'une opération de fouille d'abris souterrains où se dissimulaient des rebelles. Alors que ces derniers tentaient de s'enfuir en couvrant leur retraite par des rafales d'armes automatiques, a sous le feu, opéré un vaste mouvement d'encerclement en véhicule pour leur couper la retraite et les contraindre au combat. Galvanisant alors ses légionnaires par son exemple, s'est porté à l'assaut et, dans un élan irrésistible, a enlevé la position rebelle défendue avec acharnement. A été blessé grièvement dans cette action au cours de laquelle 7 adversaires ont été mis hors de combat et 2 pistolets-mitrailleurs, 3 fusils et de nombreuses munitions récupérées. Est décédé des suites de ses blessures. »

p. 120 : **Jacques Chennevières** (1939)

Saint-Cyr promotion Marche au Rhin avril-octobre 1944, EMIA Cherchell.

p. 120 : **Robert Cordonnier** (1943)

« Officier récemment débarqué qui s'est tout de suite imposé par ses capacités de D.L.O. et son courage. Après s'être dépensé au cours de l'Opération Foraine vient encore, le 4 décembre 1952, à Ha Thon (Nam-Dimh) Nord-Vietnam, de montrer de réelles qualités de calme et de sang-froid; réglant sous le feu de mortiers rebelles un tir rapproché, permettant à l'Unité de décrocher et stoppant toute infiltration". »

« Brillant Officier, s'était particulièrement fait remarquer par son courage et l'exécution parfaite de sa mission de chef de D.L.O. auprès d'un bataillon lors des opérations dans le delta du fleuve Rouge. Vient à nouveau de se distinguer comme chef du P. C. T. au cours de l'opération Artois. Par la rapidité et la précision de ses tirs a largement contribué aux pertes sévères infligées à l'adversaire, en particulier le 20 janvier 1953 à An-Co, Dich-Ke et Lai-Tri (Nord-Vietnam). »

p. 121 : **Bernard de Hauteclocque** (1938)

« Officier ardent et dynamique qui n'a cessé de faire preuve des plus belles qualités de chef, a su par sa constante activité et son énergie maintenir un moral élevé dans son unité. Déjà titulaire de quatre citations, dont deux comportant l'attribution de la croix de Guerre et une, l'attribution de la Valeur Militaire. Vient de nouveau de se distinguer par sa fougue et son mordant le 24 août 1956 dans la région de Munier, lors d'un accrochage avec une bande rebelle, au cours duquel il a été grièvement blessé. »

p. 122 : **Roger Lapergue** (1938). (photo).

« Chef de section dont le courage et la belle tenue ont imposé à tous ses subordonnés. Commandant le point d'appui du Talet le 3 février 1945, a été blessé alors qu'il tentait une mise en batterie de mortier particulièrement dangereuse. »



p. 121 : **François Fayn** (1955). Mort le 20 février 1959 à Montesquieu (Algérie), à l'âge de 22 ans.

Inscrit au mémorial national des scouts morts pour la France. École d'électronique de Paris, rue de la Lune. Électronicien. Service militaire dans les transmissions à Épinal au 18<sup>e</sup> R. d'instruction d'Épinal où il poursuivait son instruction de spécialiste mécanicien radio jusqu'au 27 Juin 1958, date à laquelle il est muté au 43<sup>e</sup> B. de transmissions à Fontainebleau. Muté en Algérie à la 708<sup>e</sup> Cie de transmissions le 5 septembre 1958, puis à la 61<sup>e</sup> Cie de transmissions à Souk-Ahras comme exploitant radio au poste électrique de l'Oued Danous.

p. 123 : **Jacques Siche** (1948)

Saint-Cyr promotion Amilakvari 1956 ou Franchet d'Esperey 1957.

« Jeune Chef de Commando ayant toujours contribué, grâce à ses hautes vertus militaires, aux succès remportés par la Compagnie. Le 6 mars 1952, en zone rebelle, à Duu-Lau (Tonkin), se distingue par son habileté manœuvrière. Le 8 mars 1952, dans la région de Ly-Nhan, grâce à son sang-froid, ramène ses équipes au complet, malgré l'attaque d'un adversaire rusé et dix fois supérieur en nombre. Le 19 mars 1952, dans la même région, capture un agent de transmissions armé et porteur de nombreux documents. Officier d'élite qui avait fait de sa Section un remarquable outil de combat. Le 27 février 1958, dans le Djebel Boulia, près de Tebessa, par une manœuvre habile, a permis la destruction d'un fort nid de résistance rebelle et la récupération de douze armes de guerre. Grièvement blessé, a continué à commander sa Section, faisant l'admiration de tous par son courage et son abnégation. Est décédé des suites de ses blessures. »

p. 124 : **Philippe de Baillencourt dit Courcol** (1930)

« Jeune Officier de haute valeur militaire, animé du plus haut sentiment du devoir, d'une grande élévation d'esprit, dont l'allant faisait l'admiration de ses chefs et de ses camarades... A trouvé une mort glorieuse le 30 août 1938 au cours d'une mission de nuit présentant une grande utilité pour la sécurité des troupes à terre. 192 heures 30 de vol dont 27 heures de nuit. »



p. 124 : à ajouter. **Hugues Roussel de Courcy** (1975)



Mort en service aérien le 27 juin 1984, à l'âge de 26 ans. Capitaine, pilote de chasse sur Mirage III, médaille de l'Aéronautique.

Extrait de citation à l'ordre de l'armée aérienne : « Sous-chef de patrouille de grande valeur, manifestant beaucoup d'enthousiasme et une grande motivation dans l'exercice de ses responsabilités d'officier et de pilote. Totalisait 959 heures de vol sur avion à réaction, dont 496 sur Mirage III E. »

Après Saint-Jean, Hugues a fait sa prépa à Grenoble (prépa militaire), a intégré l'École de l'Air de Salon de Provence (promo 77), puis a été affecté, en 81, à l'escadron 2/4 "Lafayette" de Luxeuil (70 - Haute Saône).

Il a eu son accident le 27 juin 1984 vers 22h30 lors d'une mission d'entraînement tactique vers Mont de Marsan. Il s'est écrasé juste avant le tir qu'il devait effectuer sur le champ de tir de Captieux (Landes), peu de temps avant de rejoindre sa destination. Sans confirmation officielle sur les circonstances exactes de son accident.

Comme l'a dit l'aumônier de la base de Luxeuil, « Hugues était un garçon formidable que tout le monde aimait. ... combien sa personnalité était riche et sensible, où se mêlaient l'idéal et l'humour avec une approche de tous bienveillante et attentive ... qui inspirait à tous une estime profonde et une confiance totale (...) cet idéal qui l'animait reposait sur la foi en Jésus Christ, foi profonde mais ouverte, confiante et mystique en même temps. (...) Je peux en témoigner personnellement, la mort pour lui n'était pas une fin, mais le commencement d'une vie nouvelle. »



MIRAGE III

Mirage III n°1988  
Escadron de Chasse 2/4 « La Fayette »  
Base Aérienne 118 Luxeuil - Saint-Basle, 1978

p. 124 : **Étienne Saint-John de Crèvecœur** (1935)

Citation à l'ordre de l'Armée Aérienne : « Pilote adroit, dont les qualités et l'esprit combattif en font un brillant équipier. A montré d'excellentes dispositions au cours des engagements récents de la Campagne d'Allemagne, notamment au cours de nombreuses missions de mitraillage à plus de 150 km en territoire ennemi, au cours desquelles il a détruit, malgré l'opposition d'une Flak toujours intense et précise, 6 camions, 2 voitures légères, et une locomotive et participé à la destruction de nombreux autres véhicules. Commandant d'escadrille de grande valeur qui, pour une grande part, a contribué avec ses pilotes à la libération de la Cochinchine et du Moyen Laos. A effectué personnellement 35 h 55 de vol de guerre en 31 missions d'appui direct de l'Armée de terre. Totalise 118 h de vol de guerre en 78 missions. »

« Officier pilote et Commandant du Groupe de chasse 2/4 « La Fayette » Animé des plus hautes vertus morales et militaires, fanatique du vol dont la vaillante conduite et l'ardeur déployées au cours des campagnes de France et d'Extrême-Orient se sont toujours affirmées. A trouvé une mort glorieuse en service aérien commandé le 29 août 1950 dans l'accomplissement de son devoir de pilote et d'instructeur. Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de quatre citations dont une à l'ordre de l'Armée Aérienne, totalisait 1500 heures de vol dont 176 en mission de guerre. »

p. 124 : **Luc Robert** (1951) est mort à Voisey (Haute-Marne), à l'âge de 27 ans. Il était marié.

**Pour se procurer le livre original : 25€**

*soit commander directement sur la boutique en ligne / Hello-Asso (attention aux éventuels frais de port, variables selon les tarifs de La Poste\_favoriser la remise en mains propres)*



*soit nous contacter par mail à [anciens@sjh.fr](mailto:anciens@sjh.fr)*

*soit nous rendre visite, par exemple à la fête de charité de Saint-Jean-Hulst*

-----

*Cet addendum est disponible au téléchargement sur notre site : <https://www.ancienssaintjeanversailles.org>*